

Au gré du temps



## Au café, le matin 1

M'étant présenté par erreur en avance de deux heures à un rendez-vous, je dois me réfugier dans le huis clos matinal d'un café et m'occuper à passer le temps devant un bol et un journal. Il s'agit d'un café où quelques tissus et mannequins évoquent un ancien magasin de vêtements pour dames. Un concept, à n'en pas douter. Au comptoir, où il faut aller détailler sa commande, deux femmes dans le gras de l'âge, bien plantées sur leurs gros mollets, attendent que le serveur, du genre baba cool, ait fini de tout bien noter. *Extra bacon*, dit l'une. *Deux fois extra bacon*, insiste l'autre. Mon tour venu, j'hésite avant d'opter pour le pain de campagne. *Beurre?* demande le baba cool. *Oh! à peine*, dis-je.

Contre ma tendance, je choisis, près de la fenêtre, une table qui me met au milieu des habitués. Il arrive que l'écart ne soit pas la solution du jour. Un peu en avant, que j'aperçois de trois quarts arrière, une femme que je dirais de la jeune quarantaine, queue de cheval remuante, pousse loin devant elle des rejets de cigarette. (Nous sommes ici avant l'interdiction de fumer dans les lieux publics.) Elle tourne bruyamment les pages d'un journal, je vois à ses lèvres pincées qu'aucun titre ne la satisfait; la

politique, le sport, les arts, elle est partout perdante. On la voit agitée par un incessant balancement de jambes croisées, sa chaise en craque et, ma foi, le plancher en vibre. Soudain elle tourne vers moi un regard rien de moins que soupçonneux, on devine qu'elle voit en chacun du péril... Un homme entre, trente-cinq ans peut-être, fouille dans le tas de journaux, ne trouve pas ce qu'il cherche, vient vers ma table où s'emmêlent des sections des quotidiens du matin auxquelles je n'ai pas encore prêté attention, s'empare de pages sportives qu'il dissimule le long de sa cuisse en demandant : *Je peux?* Le serveur baba cool vient déposer devant moi un bol de café au lait rehaussé de taches de chocolat en poudre et mes deux toasts de pain de campagne. *Avec... oh! à peine de beurre*, dit-il de derrière son air taquin.

Ces trois-là, la névrosée, l'emprunteur de journal et le baba cool, mais aussi les deux fortes tailles qui dévorent leur extra bacon, on dirait de mes personnages de romans ou de nouvelles; il me semble les connaître intimement pour les avoir déjà fabriqués avec mes mots. Ils sont de ce réel qui parfois répond à la vision du monde d'un écrivain. La réalité me les aurait empruntés, comme des citations, que ça ne me surprendrait pas.

\* \* \*

Matin de bruine incessante, j'opte sans le savoir pour un café où les habitués dorment en tas au milieu des conversations. On dirait que chaque table participe d'un

assemblage dans un espace accueillant, bien que plus ou moins rassembleur, espace ouvert qui suggère en principe une forme de coprésence. Car les voisins de tables, qu'ils se parlent ou non, qu'ils se regardent ou pas, vivent en présence les uns des autres. Dans le coin de ma réserve indiscreète, je me rends témoin de ces îlots de présence qui fondent le café, par le fait de laquelle présence la plupart se croient dispensés de parler à d'autres ou de les regarder autrement que du coin de l'œil. Car il y a cela dans les cafés : une très vive inscription de l'altérité, et d'autant plus vive qu'il y a cette proximité.

Parfois, devant une scène, des mots s'imposent, qui remontent du lexique personnel comme les seuls possibles. Par exemple ici, alors qu'une mère boudeuse blesse son garçonnet par son silence ; il lui parle, s'accroche à sa manche, elle reste inaccessible derrière ses yeux pleins de nuages. Je la dirais maman mutique et vulnérante. Si j'étais peintre, je ferais un geste de peintre au moment qu'il pense en peintre et ne saurait penser autrement. Mais je ne suis pas peintre ; mes points, mes lignes, mes taches sont des mots aménagés en phrases. Et je n'en ai toujours que deux !

J'attends un peu que l'affaire s'emmanche, mais rien ne se produit, jusqu'à ce que la rumeur se répande qu'un orage se décharge en tempête noire au loin. Alors maman décrète le moment venu de rentrer et prend enfin le petit par la main. Évidemment, ça serait mieux si ce n'était pas pour tirer dessus.

Dans le moment vulnérable du matin où le café apporte au moins autant de bien que la pilule du bonheur, à l'heure du ménage matinal, alors que quelques chaises sont encore renversées sur des tables, je prête attention à une jeune Asiatique corvéable qui lave le plancher à grande eau en sifflant des airs traditionnels irlandais, qu'on prend ici pour du folklore d'invention locale. C'est encore l'heure de se frotter les yeux et de se décrotter les oreilles. Peut-être qu'après mon boire j'y verrai mieux.

Ces temps-ci, je vais lamper mon bol lesté de bédés et de romans dans lesquels les cafés sont justement mis en scène; j'aime que le lieu ait été parfumé avant moi par des imaginaires. Alors je relis Albert Cossery, Naguib Mahfouz, Mohammed Dib, Carson McCullers, Régis Franc, Camilo José Cela, Carlo Goldoni...

Saurai-je expliquer cela? Que je me sens ici, dans ce café, si tôt le matin à ouvrir des livres, comme autrefois dans ma classe du primaire, tétanisé par la chaleur de l'ennui. Je ne saurais retrouver cette impression nulle part ailleurs, surtout pas dans une classe du primaire de maintenant, dont je ne saisis que l'aspect d'un début de très long chemin à parcourir, j'en pleurerais, j'en suis certain, ou peut-être resterais-je stoïque comme devant une image bouleversante contre laquelle j'aurais à me défendre.

Un peu après, à cette heure du matin que les journaux font pouf et paf devant les portes et que la machine à expresso n'a pas encore délogé l'odeur d'encaustique. Ils sont déjà une huitaine sur place, chacun rivé à son coin de table et à son bol, retranché dans sa solitude. Des restes

de somnolence ronflent ici et là. Cette petite affluence noire du matin, penchée sur des bols, rumine des chapellets de lointains souvenirs et de chroniques des temps proches. Quelques individus sont comme certains insectes qui, par souci de sécurité et par mimétisme, se confondent avec les pierres, les branches ou les feuilles mortes ; il faut insister du regard pour les découvrir au milieu des déjeuneurs liseurs, qui sont les chasseurs-cueilleurs de toasts et d'infos du matin. Preuve qu'il faut parfois du temps pour bien voir. Je suis donc là, au milieu de maints figurants, avec leurs aspects et attitudes à foison, dans un esprit de perdition, comme quand je feuillette le plus de livres que je peux dans une librairie, dans la bibliothèque d'un ami, dans la mienne propre, mais que je n'en lis aucun parce que je n'ai ni la disponibilité ni la disposition d'esprit qu'il faut. La foule, ce mobile instable poussé à l'animation par la pulsion à être, parfois, par sa manière de regarder droit dans les ténèbres du jour, me jette dans l'angoisse, mais d'autres fois, sa quiétude me sert de refuge. Et d'autres fois encore, elle m'insupporte à cause de ses travers et de sa bêtise — je mentirais en prétendant le contraire. Ces jours-là, je sens que quelque chose en elle me mystifie, me trompe sur la nature humaine. N'est-ce pas ce que dit Kierkegaard, que *la foule, c'est le mensonge* ?